

T CLÉMENCE MEUNIER

# Deena Abdelwahed

Qui de mieux que Deena Abdelwahed pour présenter Deena Abdelwahed ? *« Je pense que certaines identités ne sont pas conformes à la société dont je suis issue »,* confiait la DJ et productrice tunisienne à *Télérama* en septembre 2021, à la sortie de son dernier EP *Dakhar*. *« Dès lors que notre image n'est pas conventionnelle, on tente de nous faire taire. Alors ma musique, c'est ma façon de me rebeller. Soit on est dans la norme, soit on est "fou", "enragé". C'est ce que je choisis d'être. »* Rebelle, elle l'est depuis son adolescence, au Qatar, où elle vit jusqu'à sa majorité avant de retrouver Tunis. C'est là qu'elle rejoint, après avoir découvert la musique électronique sur des forums Internet (à l'époque des lieux foisonnants de créativité, pas encore des repères de trolls), le collectif Arabstazy. Fondée par le producteur tunisien Mettani et répartie entre Tunis, Berlin et Paris, la bande pluridisciplinaire s'attache à explorer les musiques et identités arabes, cherchant sa propre définition d'un futurisme maghrébin et moyen-oriental, loin des productions simplistes « électro orientales » où on collerait sans réfléchir le chant d'un muezzin sur du 4/4. La quête parle particulièrement à Deena. Puis en 2015, à 26 ans, par amour, elle rejoint Toulouse. Un moyen pour la musicienne de s'épanouir sur une scène électronique hexagonale certes underground, ses sets comme ses productions ne donnant certainement pas dans l'EDM, mais toujours plus large qu'en Tunisie ou aux Émirats, où, même épaulée d'un crew, exister en tant que femme, queer et férue de techno expérimentale ressemble à un parcours du combattant. C'était d'ailleurs le sujet de son premier EP *Klabb* (un mot d'arabe tunisien intraduisible, entre « fou » et « enragé »), sorti en 2017 sur InFiné. Quatre titres de techno industrielle pied au plancher, où le propos politique se réinvente en club, où le chant des machines semble fait pour une manif en warehouse. La même année, elle coproduit un titre sur le manifeste féministe *Plunge* de la tout aussi révoltée Fever Ray, et se produit au Sónar pour l'un des sets les plus remarquables de l'édition.

Deux ans plus tard, arrive logiquement son premier album, *Khonnar*, moins club, plus enragé encore, bombardé de chants en arabe dénonçant les inégalités, les discriminations de genre, les sociétés rétrogrades, ou bien tout récemment *Dakhar*, où elle s'interroge, voix artificiellement descendue dans les graves, sur ce qu'est la masculinité aujourd'hui. Une musique exigeante sans être difficile d'accès, guerrière, noire parfois, mais noire de rage, de celle qui fait bouger les lignes quand il devient vital que revienne le printemps – arabe, évidemment.

## Son disque InFiné

**Murcof & Vanessa Wagner Statea**

*« J'aime beaucoup le crossover entre la musique classique et la musique électronique minimale/ambient. J'adore aussi la dramaturgie qu'il y a dans l'album. Tout est subtil, complet et profond. Ce ne sont pas de simples interprétations. »*



**T** CLÉMENCE MEUNIER

# Bruce Brubaker



Pianiste de concert ayant joué dans les plus grandes institutions, musicien diplômé avec les honneurs de la Juilliard School, la prestigieuse école de musique new-yorkaise où il retourne régulièrement pour donner des masterclasses, auteur d'articles sur la musique pour le *Wall Street Journal* ou *USA Today* et éminent spécialiste de John Cage et Philip Glass... Le CV de Bruce Brubaker était déjà très impressionnant avant sa rencontre avec InFiné. Mais l'Américain, qui a aussi été remixé par Plaid ou Arandel, ne pouvait pas rester sagement sur le banc (de piano) alors que la musique qu'il aime est dorénavant transfigurée par les machines électroniques. C'est Francesco Tristano, à qui il a enseigné quelques secrets des touches d'ivoire et d'ébène à la Juilliard School, qui lui indiquera la direction d'InFiné, pour une première sortie en 2015 : *Glass Piano*, un disque en hommage au légendaire compositeur minimaliste Philip Glass. Suivront *Codex* puis, toujours autour de Glass, *Glassforms*, un disque produit en collaboration avec l'orfèvre electronica Max Cooper. Un « acte de poètes » (on ne saurait trop vous conseiller d'écouter le morceau du même nom), une déclaration d'amour au minimalisme par un pianiste hors norme, qu'on peut découvrir aujourd'hui sur scène en tournée, en attendant un nouvel album autour d'un autre géant de la musique contemporaine. Mais chut, c'est encore un secret.

## Son disque InFiné

### Francesco Tristano *Not For Piano*

«Après toutes ces années, je suis toujours sous le charme de *Not For Piano* par Francesco Tristano, le premier album sorti par InFiné. Tout est dans le titre : les sons du monde de la musique électronique transformés pour le piano. Cet échange a donné le ton de bien des sorties du label.»

# Secret Of Elements

Dis-moi d'où tu viens et je te dirai qui tu es – ou en l'occurrence, qui tu n'es pas. Johann Pätzold, alias Secret Of Elements, producteur et multi-instrumentiste décrit par InFiné comme « le chaînon manquant entre Jon Hopkins et Jóhann Jóhannsson », compose depuis Rostock, une grande ville portuaire du Nord de l'Allemagne tristement célèbre pour la violence de son extrême droite – des émeutes de fascistes anti-migrants y ont éclaté il y a trente ans sous les yeux anormalement cléments des habitants. Pas le genre de Johann Pätzold. Après *Minds*, un premier album évoquant sa dépression



depuis sa chambre d'hôpital psychiatrique, il rencontre Alexandre Cazac et aide InFiné à se dépatouiller d'enregistrements aux tempos décalés (ah, la technique !) du phénoménal mais très compliqué à faire naître projet orchestral *Versus* de Carl Craig, qui finira par sortir en 2017 après des années de travail. Entre-temps, Secret Of Elements a sorti deux EPs sur InFiné, *Monumentum* (2017) et *Odesa* (2018),

influencés par la crise migratoire et les missions de sauvetage qu'il a menées en Méditerranée aux côtés d'associations. Viendra ensuite, aux confins de l'ambient et du néoclassique, l'album *Chronos* sorti en 2021 (et un EP de remixes le 26 novembre), où le piano et les cordes partent une nouvelle fois à la rencontre de l'électronique, sans jamais perdre de vue les causes qui le touchent. Comme quoi il est possible de jouer du piano tout en ayant le poing levé.

## Son disque InFiné

### Murcof & Vanessa Wagner *Statea*

«C'est l'une des meilleures collaborations que j'ai pu entendre. Ils réinterprètent sur cet album des compositeurs que j'adore, et ils le font avec énormément de respect. C'est merveilleux, tout particulièrement "Farewell, O World, O Earth" : magique !»



T BENOÎT CARRETIER

# Arandel

Longtemps, Arandel est resté caché. Était-ce un homme, une femme, les deux ? Était-il seul ou commettaient-ils leurs expérimentations à plusieurs ? À la sortie de son deuxième album *Solarispellis*, l'énigmatique Arandel s'en expliquait dans les pages de *Tsugi* avec une certaine cohérence : « *Arandel est le nom du projet, pas un pseudonyme. C'est une envie de proposer quelque chose, une idée, un concept, une utopie qui permettrait de laisser croire que la création existe seule sans créateur. Ce projet doit pouvoir exister sans moi, sans nous. Je me demande si ce n'est pas un peu mégalomanie, mais l'idée c'est aussi un peu qu'il nous survive et que dans trois cents ans il y ait encore des albums d'Arandel.* » Dans trois cents ans, on ne sait pas, mais presque dix ans après avoir révélé une vision musicale personnelle et pointue, à la fois atmosphérique, fouillée et dissonante sur son premier album *In D*, ainsi nommé en écho au légendaire *In C* de Terry Riley, père américain de la musique minimaliste répétitive, notre homme – car il s'agit d'un homme – accédait en 2019 avec *InBach* à une certaine forme d'immortalité en touchant à l'intouchable, au Saint des saints de la musique classique, le répertoire de l'immense Cantor de Leipzig, Jean-Sébastien Bach lui-même. Cinquante ans après Wendy Carlos et ses relectures électroniques *Switched-On Bach*, l'énigmatique Sylvain, alias Arandel, parvenait en collaboration avec la Philharmonie de Paris et le Musée de la Musique à faire se côtoyer en totale harmonie les XVIII<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles par le truchement de la collection d'instruments historiques du musée (viole de gambe, piano carré, orgue expressif...) mariés au Korg Minilogue ou au Moog Slim Phatty. Entre électronique et baroque, cet instrumentarium a permis à Arandel, entouré de Barbara Carlotti, Vanessa Wagner, Gaspar Claus ou encore Wilhem Latchoumia, de rendre un hommage à la fois respectueux et terriblement moderne au répertoire de Bach. Fascinante, cette œuvre de relecture a



connu à l'été 2021 une suite tout aussi aboutie, logiquement intitulée *InBach Vol. 2*. Mais la collaboration entre la Philharmonie, le Musée de la Musique et InFiné n'en est qu'à ses prémices, Arandel travaillant pour 2022 à un nouvel album de compositions originales avec le guitariste Seb Martel autour d'une sélection de guitares de l'institution.

## Son disque InFiné

### Toh Imago Nord Noir

« Nord Noir est probablement un des albums que j'ai le plus écoutés en 2019. Toh Imago a dessiné un son et un monde bien à lui, au carrefour de la techno sombre, du krautrock école Cluster, et d'une house plus sensuelle – même si ça n'est pas ce côté-là qui me parle le plus. Mais la rencontre de tout ça est vibrante. C'est vivant, ça crache par moments, ses machines respirent avec lui, c'est plein de hoquets, de grésillements, de traces de vie. Et c'est pour moi très inspirant d'écouter la musique d'un homme qui mène un vrai dialogue avec ses machines. »



**T** CLÉMENCE MEUNIER

# Aârp

Aârp, pour arpèges. Comme autant de petites créatures mélodiques qui peuplent les productions de cet artiste formé au classique – ses parents étaient professeurs de musique – et tombé dès l'adolescence, grâce à un grand frère aux bons goûts comme tous les grands frères, dans la marmite Warp. Celle qui, de bouillonnements breakés en ingrédients secrets, a donné naissance à ses héros Squarepusher, Aphex Twin ou Oneohtrix Point Never. Des arpèges donc, mais aussi un goût pour la musique qui dévie, qui cache sous des synthés évoquant de doux rêves de coton une certaine vision de la rage et de la noirceur. Comme celle évoquée tout au long de son premier album *Propaganda* sorti en mai 2020, où celui qui est par ailleurs professeur d'histoire-géographie, invoque le grand dieu « transmission » et fait passer le message : ne croyez pas tout ce qu'on vous raconte, écoutez d'une oreille critique ce que veut bien nous servir la classe politique et ne laissez pas votre libre arbitre dans les vestiaires. La pédagogie du son.

## Son disque InFiné

**Francesco Tristano** *Not For Piano*

« Mon frère a fait une masterclass avec lui et m'a dit : "Tiens, écoute ce qu'il fait, cela va te plaire." Pendant une bonne partie de mon année de seconde, j'ai regardé en boucle le live de "The Melody" à la Cité de la Musique. Quelques années plus tard, je signalais avec une grande joie sur le même label. »



© MARINE KELLER - © ROBIN PLUS

# Basile3



En mai 2020, alors que le monde entier est à l'arrêt et que la filière musicale commence clairement à se faire du mauvais sang, InFiné réagit. En musique évidemment : le label sort sur Bandcamp *Music Activists 2020 (From Home)*, une compilation dont l'entièreté des revenus sera reversée aux artistes qui y ont contribué, sans aucun intermédiaire. Une dodue collection de trente-quatre morceaux réalisés à la maison par des habitués du catalogue d'InFiné (Carl Craig, Rone, Arandel...), mais aussi par de petits nouveaux. Parmi eux, Basile3. Le producteur français y signe le bien nommé « Flow With Grace », bijou de sound design, où des sons venus de l'espace se baladent d'une oreille à l'autre, convoquant un cosmos électronique entre les deux coussins du casque. Depuis, Basile3 a officiellement rejoint la famille et sorti deux EPs sur InFiné, *Ciel rouge* et *Sans retour*, propositions hybrides où se croisent post-dubstep, ambient voire de l'étrange R&B en featuring autotuné avec Simili Gum ou un poème déclamé en espagnol. Surprenant, mais tout à fait le genre du producteur, jamais là où l'attend, capable de remixer aussi bien 13Block que Deena Abdelwahed, avec qui il prépare d'ailleurs un EP, ou d'accompagner aux machines le live de Gaspar Claus pour son album *Tancade*. Bien malin celui qui saura ce que ce grand versatile a prévu pour son imminent premier album.

## Son disque InFiné

**Labelle** *Orchestre Univers*

« C'est le genre de musique que j'aimerais beaucoup entendre sur des films de Terrence Malick par exemple, avec un côté omniscient, totalement poétique et qui dépasse la condition humaine. »





**T** BENOÎT CARRETIER & CLÉMENCE MEUNIER

# Digital Kabar

Connaissez-vous le maloya ? À moins de vivre dans l'océan Indien, sur l'île de la Réunion, ou d'être un brin musicologue, rares sont vos chances d'avoir entendu une brique de ce style musical populaire, pourtant classé au patrimoine culturel immatériel de l'Humanité par l'Unesco, a fortiori d'avoir pu danser dessus. Historiquement, c'est le chant des esclaves de l'île débarqués d'Afrique de l'Est. Autour de percussions, ils scandent la vie d'avant et partagent leur sort peu enviable. Après l'abolition de l'esclavage, le maloya se diffuse dans la population et dans les kabars, ces rassemblements spontanés en pleine rue. Mais même si son histoire et la soif de liberté évoquées dans ses textes séduisent notamment les sympathisants communistes de l'île, le style tombe peu à peu dans l'oubli... Jusqu'à son interdiction pure et simple par les pouvoirs publics métropolitains dans les années 1960, en pleine décolonisation, pour éviter une éventuelle contagion indépendantiste. Le maloya se vit alors en privé, par crainte des confiscations du matériel voire des gardes à vue. François Mitterrand finit par lever la censure au début de son mandat, et à

défait d'une renaissance, le maloya connaît une véritable reconstruction. Témoin privilégié de cette mue : Labelle, producteur électronique d'origine réunionnaise, ayant grandi en Bretagne avant de retourner vivre sur l'île. Il est l'auteur de deux albums chez InFiné, *Univers-Île* (2017) et *Orchestre Univers* (2019), entre maloya (ou plutôt post-maloya, comme l'indiquait le titre d'un EP paru en 2018), électronique et cordes. Avec toute une nouvelle génération d'artistes, il se réapproprie cette histoire et apporte une très forte coloration électronique au genre. Cette modernisation, même si elle a fait grincer quelques dents chez les plus anciens, est pourtant une évolution naturelle. Avec son invitation à la transe, le maloya est le compagnon idéal du dancefloor, même s'il s'éloigne des canons 4/4.

« C'est du 6/8, expliquait Labelle dans les pages de *Tsugi* il y a deux ans. Donc tu peux facilement retomber sur des rythmiques 4/4 de musique électronique. Et puis il y a parfois du binaire. Disons que le maloya se situe entre le ternaire et le binaire, les musiciens s'amusent avec ça, ce qui leur donne un vrai groove. D'ailleurs, les premiers missionnaires ethnomusicologues de la Réunion ont témoigné qu'ils n'arrivaient pas à noter cette musique, ça ne rentrait pas dans les cases classiques. » Signe de la vitalité de cette scène post-maloya, la parution en 2019 de la compilation *Digital Kabar*, fruit de l'amitié qui lie InFiné au festival Electropicales, a marqué une première étape dans la reconnaissance de ce patrimoine musical. Le résultat, qui réunit à la fois les stars du maloya traditionnel venues passer une tête comme Christine Salem et les acteurs de son versant électronique, efface toutes les craintes d'appropriation culturelle ou de dénaturation du genre et offre un instantané saisissant de la richesse et de la diversité musicale de l'île. Une suite est déjà annoncée pour 2022, avec, si les conditions sanitaires le permettent, une série de dates en métropole. Quant à Labelle, son nouvel album *Éclat*, auquel participe un quatuor à cordes, est annoncé pour le 14 janvier prochain.

## Le disque InFiné de Labelle

### Cubenx On Your Own Again

« Tout simplement l'album qui m'a le plus surpris. La découverte de *Cubenx*, de son travail du son et de la composition m'a pris aux tripes. »



T CLÉMENCE MEUNIER

# Gaspar Claus

« Tu réussiras uniquement si tu t'isoles. Tu comprends ce que ça veut dire "isoles" ? Isola, l'île. » Pour Alain Damasio, pas de doute, ce n'est que dans la solitude que peut naître l'inspiration. Pour imaginer *La Horde du Contrevent*, l'écrivain s'est enfermé, seul donc, dans une maison en Corse. C'est là qu'il dévoilera ses doutes et sa passion dans un enregistrement que Rone a récupéré pour en faire la matière première d'un de ses plus grands morceaux, « Bora » (2008). Quatre ans plus tard, Rone sortait « Icare », où l'on pouvait entendre le violoncelle d'un certain Gaspar Claus, collaborateur devenu rapidement ami. Si, comme souvent chez InFiné, toute cette petite bande se connaît et se fréquente, il n'est pas certain que Gaspar adhère aux méthodes d'écriture radicales d'Alain Damasio. C'est pour briser la solitude et le silence d'une (trop) grande et (trop) vide maison qui lui avait été prêtée pour composer son premier album qu'il a enfin trouvé la plus belle manière de faire chanter les cordes de son violoncelle.

Parce que depuis toujours, c'est en plongeant amoureusement dans la musique des autres que Gaspar Claus rencontre l'inspiration. D'abord dans la maison de son enfance, à Banyuls-sur-Mer, où il est entouré d'instruments : son père, Pedro Soler, est un grand guitariste de flamenco. À 5 ans, fasciné par ce gros violon debout qu'il a vu en concert et s'amusant déjà avec une petite guitare qu'il aime utiliser en la mettant à la verticale, il commence à prendre des leçons de violoncelle. Vient le conservatoire, son répertoire

classique, son esprit de compétition aussi. Adolescent, il rompt avec les codes trop figés, délaisse même le violoncelle, un instrument avec lequel il a un temps un rapport d'amour-haine, et étudie la philosophie... Avant de se plonger, à nouveau, dans la créativité des autres, notamment celle de Jean Mahtab, avec qui il apprend à « préparer » un violoncelle, c'est-à-dire à placer du plastique entre ses cordes ou y mettre des pincettes à linge pour en modifier le son. Il aura d'autres mentors. Comme le violoncelliste expérimental américain Tom Cora, qui lui montre qu'on peut jouer des cordes et rester rock'n'roll (lui-même accompagnera souvent le groupe post-punk The Ex). Ou encore l'immense Arthur Russell, producteur aussi atypique qu'exigeant, devenu culte en refusant de faire un choix entre pop, disco et expérimentations, beat generation et soirées chez David Mancuso.

Il y a un côté punk, ou sale gosse en tout cas, dans la quête de Gaspar Claus et son désir de faire redescendre l'instrument sacré du piédestal sur lequel les orchestres l'ont installé. Il n'a jamais eu peur de se détacher du répertoire classique pour préférer sa liberté. En quinze ans, il a enregistré et joué avec Pedro Soler, Rone, Bryce Dessner, Barbara Carlotti, Matt Elliott, Casper Clausen, Arandel, et il a aussi monté un trio de cordes (Vacarme) et un label (Les Disques du festival permanent)... À tel point qu'InFiné n'y croyait plus, à cet album solo tant réclamé. *Tancade* est enfin arrivé à la rentrée 2021, après cette première note libérée pour briser le silence, onze titres où le violoncelle occupe toute la place, se démultiplie couche après couche, comme pour former la foule qui manquait tant à l'instrumentiste pendant son enregistrement isolé. Et comment s'appelle le tout premier titre du disque ? « Une île ». Comme quoi.

## Son disque InFiné

### Bernard Szajner *Visions Of Dune*

« Difficile de mettre de côté mon amour pour mes amis Rone, Bachar Mar-Khalifé, Vanessa Wagner, Arandel, Basile3, Lucie Antunes, Léonie Pernet et j'en passe. Mais je choisis *Visions Of Dune* de Bernard Szajner (aka Z). Je lis le roman *Dune* en ce moment et j'adore cette bande-son. Et puis j'aime la façon dont cette réédition se démarque fortement dans le catalogue du label et donne ainsi à toutes les autres références une couleur particulière. »





T CLÉMENCE MEUNIER

# KMRU



«L'ambient peut aussi mettre les gens en transe, il n'y a pas de frontières dans ma manière d'aborder le genre», précisait Joseph Kamaru, alias KMRU, dans le *Tsugi* n°137 paru en février 2021. Et de transe, il en était très littéralement question : le producteur était invité par le label Flee Project à remixer des enregistrements des années 1950 de pizzica, une musique traditionnelle italienne qui habillait d'étranges désenvoûtements de femmes dansant jusqu'à l'épuisement. Un contexte violent, intense, qui, sous ses machines, se paraît de douceur, de poésie, transportant plutôt vers l'Italie de *Call Me By Your Name* que dans la chambre de *L'Exorciste*. Né à Nairobi, installé aujourd'hui à Berlin où il suit ses études dans le son, KMRU porte cette curiosité en lui, celle qui pousse à sans cesse élargir ses horizons musicaux, pour donner à son ambient une patine délicate et toute personnelle, entre drones, noise, improvisations, field recording, références subtiles aux paysages sonores kenyans et morceaux de vingt minutes. Et la palette va s'élargir : en attendant un album prévu pour 2022 via InFiné, il travaille sur un live en son binaural. De quoi être définitivement plongés dans la transe particulière de cet ambient élégant.

## Son disque InFiné

Deena Abdelwahed Khonnar

«Ma première rencontre avec la musique de Deena fut pendant un concert à Berlin. J'ai été émerveillé par son utilisation du rythme et de la synthèse, et par la fusion entre les références arabes et sa musique.»

# Murcof

Écouter un disque de Murcof, c'est apercevoir la beauté d'un orage. Ses nuages denses et gris qui s'amoncellent à l'horizon comme autant de menaces, son vent froid draguant quelques brindilles au ras du sol, puis son tonnerre, épars, imprévisible. Sauf qu'ici, les nuages se font drones, les brindilles sont des cordes, le tonnerre quelques kicks. Né à Tijuana, aujourd'hui installé en Espagne, Fernando Corona est un faiseur d'ambiances, un architecte de paysages lourds et plombés, se détachant sans sourciller du 4/4 et de la fonctionnalité de la techno pour offrir de longues pièces d'ambient inquiétantes de quarante minutes (*The Alias Sessions*, sorti en 2021 et créé pour le chorégraphe Guilherme Botelho et sa compagnie Alias), s'acoquiner avec le trompettiste jazz Erik Truffaz (*Being Human Being*) ou écrire la bande-son du film *La Sangre Iluminada*. Il faut dire que le producteur techno mexicain va plutôt piocher son inspiration du côté de la musique minimaliste et contemporaine que dans la



cave du Berghain. La rencontre avec Vanessa Wagner, après la réédition par InFiné de la BO de *La Sangre Iluminada*, était évidente : les deux sont allergiques aux œillères comme aux effets de manche, et aiment cette musique minimale aux émotions maximales. Leur album collaboratif, *Statea*, rassemble aussi bien le tube «April 14th» d'Aphex Twin qu'une «Gnossienne» d'Erik Satie, où le piano de Vanessa Wagner est tantôt porté tantôt coulé par les machines troublantes de Murcof. On en ressort à la fois fébrile et apaisé. Comme quand l'orage s'éloigne enfin.



T BENOÎT CARRETIER

# Léonie Pernet

Le problème des gens doués, c'est qu'ils doutent, trébuchent, se perdent, recommencent, encore et encore. C'est ainsi qu'il aura fallu plus de quatre ans pour que Léonie Pernet transforme l'essai de son premier EP *Two Of Us*, sorti chez Kill The DJ, avec son impressionnant premier album *Crave*, publié par InFiné en collaboration avec le label Cry Baby à l'automne 2018. Ce n'est pas que l'inspiration ou le talent manquaient, bien au contraire, la multi-instrumentiste en regorge. C'était, de son propre aveu dans nos pages « *d'abord une question de méthode de travail. Je n'en ai pas. Je travaille sans cahier des charges. Je pars toujours d'une feuille blanche, jamais d'un beat ou d'un sample. Je joue de plusieurs instruments, donc de nombreuses possibilités s'offrent à moi* ». Tout ça sans compter le soin extrême apporté à chaque morceau par cette perfectionniste. « *Je passe un temps de malade sur l'écriture et la structure. Quand je trouve ma boucle, ma mélodie, au lieu de continuer et d'empiler les couches, je joue. Si j'ai huit fois les huit mesures de la même chose, je vais les jouer au lieu de faire un simple copier-coller. C'est un tic de musicienne, pas de productrice.* » Après avoir tourné en rond et sévèrement jugé ses morceaux, c'était pourtant avec une fierté bien placée qu'elle jugeait le résultat final, *Crave*, équilibre ténu entre beats, nappes et sa propre voix, qu'elle utilisait alors comme un nouvel instrument, au service de douze titres faussement calmes, tout en tension contenue. Trois ans plus tard, Léonie réalise le doublé

parfait. D'abord avec la bande originale de la série *H24, 24 heures dans la vie d'une femme* diffusée sur Arte. Vingt-quatre films courts inspirés de faits réels qui témoignent des violences faites aux femmes au quotidien. Une série engagée que la musicienne habille de thèmes poignants et impressionnants de dramaturgie malgré leurs courtes durées. Mais le gros morceau de cette fin d'année reste *Le Cirque de consolation*. Si la situation sanitaire et la mise à l'arrêt du secteur de la musique sont en partie responsables des trois ans d'écart entre ses deux albums, on retrouve sur ce nouvel album la quintessence de la touche unique de Léonie Pernet, à base de force, d'émotions, d'envolées lyriques poignantes et de renouvellement permanent. Plus frontal que *Crave*, *Le Cirque de consolation* la voit composer des titres complexes et chanter désormais d'une voix assurée des textes intimes et engagés. À la fois terrain d'expérimentation d'une artiste qui n'a finalement que faire des formats et objet sonore d'une remarquable cohérence, il est la preuve définitive que Léonie Pernet est grande. Simplement.

## Son disque InFiné

Lucie Antunes Sergueï

« *Parce que je le trouve d'une grande poésie et finesse, et parce que l'univers de Lucie me semble être cousin du mien, les deux évoluant dans une galaxie commune.* »



**T** CLÉMENCE MEUNIER

# Toh Imago



Tout comme Secret Of Elements, regardant droit dans les yeux le nord de son Allemagne natale, c'est dans un autre nord, celui d'Hénin-Beaumont où il est né, que Thomas Hennebicque a puisé l'inspiration de *Nord Noir*, son premier album sous le nom de Toh Imago, sorti en 2019. Un pays de mines et de charbon qui est venu nourrir un disque de techno forcément industrielle, tendue et texturée, qui rappelle encore une fois qu'il n'y a pas besoin de faire exploser le compteur BPM pour en avoir sous le capot. Avec *Nord Noir*, Toh Imago (qui, par le passé, a utilisé le pseudonyme de Gordon), évoque son grand-père, mineur, témoin d'une époque aujourd'hui révolue dans ce bassin des Hauts-de-France laissé à l'abandon (toute ressemblance avec Detroit et ses usines automobiles en ruine n'est pas purement fortuite) et terrain de jeu du Rassemblement national qui prospère sur la pauvreté. Aujourd'hui, le producteur prépare son second album et termine en même temps de composer l'identité sonore du musée Louvre-Lens. Cap au Nord, toujours !

## Son disque InFiné

**Downliners** *Sekt Silent Ascent*

« Une vraie maîtrise des ambiances et du détail, une puissance sonore incroyable pour une décharge émotionnelle assurée. Un album qui m'a beaucoup influencé. »



# Sabrina Bellaouel

Après des débuts hip-hop, soul et R&B – il aurait été dommage de ne pas coller quelques vibes à cette voix de velours – sur des productions signées Myth Syzer ou Loubenski, Sabrina Bellaouel a bifurqué, en même temps qu'elle rejoignait InFiné, vers des paysages sonores moins balisés et plus électroniques. Le résultat ? Deux fascinants EPs en 2020, *Libra* et *We Don't Need To Be Enemies*. L'occasion pour la chanteuse et productrice franco-algérienne de s'approprier les codes de la house et la techno, augmentés de sa propre voix (avec des petits airs de Billie Eilish sur « Arab Liquor »), de son souffle samplé et démultiplié (« Pulse »), ou d'un sample d'un discours de Nasser dénonçant l'impérialisme américain (« Nasser »). Sabrina Bellaouel s'y applique à amener la néo-soul en club et le clubbing dans le R&B, enrobant même sur *We Don't Need To Be Enemies* l'excellent morceau-titre house de deux introductions et conclusions parfois ambient, toujours expérimentales. Quant aux textes, ils posent des questions d'amour, de genre, de sexe, ou s'attardent sur l'astrologie dans *Libra* - le signe de la Balance en anglais. L'équilibre des saveurs, autant d'inspirations chinées entre Paris, Rotterdam, Londres et le Maghreb, est absolument parfait. Digne d'une native de la Balance donc.

## Son disque InFiné

**Basile3** *Sans Retour*

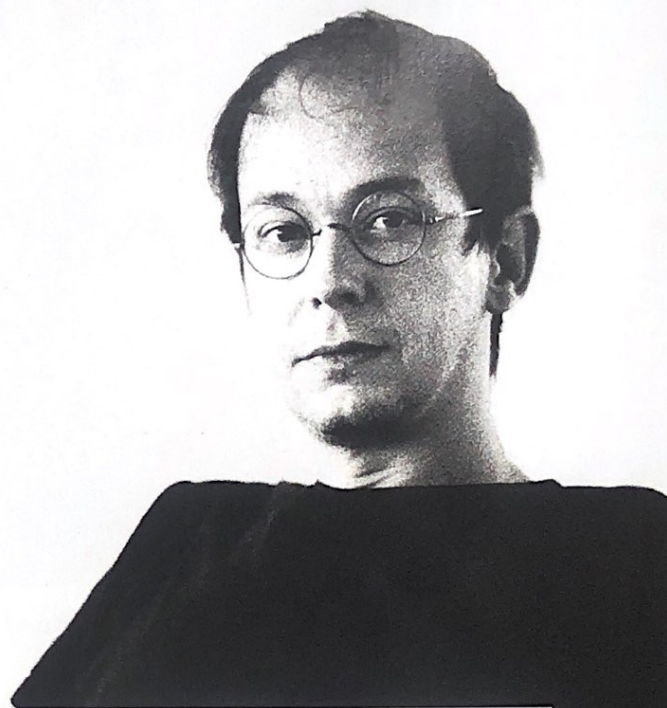
« J'adore la fragilité avec laquelle Basile détruit la matière. »



T BENOÎT CARRETIER

# Rone

Il était de ceux que l'on ne remarque pas, un discret, un timide... Et en une décennie, Erwan Castex, alias Rone, est devenu l'un des piliers de l'électronique à la française, capable de retourner l'Olympia, la Philharmonie de Paris, d'embraser Coachella ou de se frotter à l'Orchestre national de Lyon pour réinterpréter son répertoire lors de l'événement L(OO)PING. Alors qu'aujourd'hui Rone est littéralement impossible à arrêter, il semble bien loin le temps où l'étudiant en fac de cinéma bidouillait dans son coin. À la sortie de son premier album *Spanish Breakfast*, il avouait dans *Tsugi* qu'il avait longtemps fait de la musique seul, sans ambition particulière. *«Le jour, je n'étais pas très épanoui, un peu triste. La nuit, je m'enfermais pour composer. C'est dans ces moments de création que je me sentais réellement vivre. Il a fallu que je rencontre quelques musiciens enthousiastes pour prendre confiance en moi. Un ami m'a encouragé à contacter des labels. Comme je n'y connaissais rien, il m'a dit: "Tu regardes où sont signés les artistes que tu aimes et tu envoies une démo à leur label." J'ai présenté trois maquettes sans y croire et j'ai obtenu trois réponses positives.»* Ce sera finalement InFiné, et comme le dit l'adage, le reste appartient à l'Histoire. Une histoire qui débute avec un premier EP en forme d'hymne, «Bora», dont la version vocale convoque un enregistrement de l'auteur de science-fiction Alain Damasio. Puis arrive en 2009 *Spanish Breakfast*, où le producteur trouve un terrain de jeu à la mesure de son appétence pour la nuance. *«Je retrouvais une liberté totale, celle que j'avais quand je composais à mes débuts. Les morceaux correspondaient à mes humeurs du moment. Un album permet de traverser des états d'esprit, des ambiances. J'aime l'idée qu'il soit contrasté, à l'image de la vie: calme et nerveux, gai et mélancolique.»* Tout Rone est là, entre electronica et dancefloor, pop électronique et plages contemplatives, héritées de ses études de cinéma. Du septième art, il a aussi conservé une maîtrise des ambiances et de la tension, et un certain perfectionnisme, ce qui s'entend sur ses productions aériennes et mélodiques. Il se découvre une inclinaison pour les collaborations. Sorti en 2012, son album berlinois *Tohu Bohu* voit apparaître Gaspar Claus et High Priest, mais c'est *Creatures*, en 2015, qui parachève ce goût des autres. Celui que tout le monde décrit comme un modèle de sympathie et de gentillesse devient chef de bande et invite Étienne Daho, François Marry ou le trompettiste japonais Toshinori Kondo, un



temps partenaire de DJ Krush. Deux ans plus tard, le flamboyant *Mirapolis* conviera, lui, Noga Erez, Baxter Dury et Saul Williams, quand 2020 voit naître *Room With A View*, à la fois album et spectacle de musique et de danse contemporaine engagé en association avec le collectif (LA)HORDE, suivi d'un album entier de collaborations, *Rone & Friends*. Aujourd'hui, auréolé du César 2021 pour la BO de *La Nuit venue*, Rone se consacre au cinéma, entre mille autres projets. Sa bande originale du film de Jacques Audiard *Les Olympiades* est disponible depuis peu, d'autres musiques de film sont à l'approche, mais 2022 verra aussi le spectacle *Room With A View* revenir pour ses ultimes dates et il travaillera à une nouvelle édition de L(OO)PING. Rone n'a pas fini de nous surprendre.

## Son disque InFiné

### Gaspar Claus *Tancade*

*«Gaspar est un vieil ami, un violoncelliste unique que j'ai vu pendant des années courir d'une collaboration à une autre. Je suis tellement content qu'il ait enfin pu réaliser un album solo qui lui ressemble tant, un diamant brut et solaire qui berce l'âme et réchauffe le cœur.»*



# Vanessa Wagner

Vanessa Wagner avait un parcours tout tracé. Ou du moins, elle en a franchi les étapes sans flancher. Formée au piano au Conservatoire de Rennes, sa ville natale, elle rejoint le prestigieux – et compétitif – Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, dont elle obtient le Premier prix à 17 ans. Neuf ans plus tard, elle est nommée révélation soliste instrumentale de l'année 1999 aux Victoires de la musique classique, enregistre des albums consacrés à Mozart, Rachmaninoff ou Dusapin, se produit en concert accompagnée des répertoires de Schubert ou Brahms. Le parcours sans faute d'une pianiste interprète au toucher émouvant, faisant honneur aux partitions classiques tout en dévoilant une mélancolie qui court entre les sillons de tous ses disques.

Mais Vanessa Wagner a une autre vie. Il y a presque trente ans, elle découvrait la musique électronique au Queen, l'atmosphère de la fête. Puis l'ambient, Basic Channel, Gas, le label Warp... Sauf qu'on lui conseille très vite de ne pas s'épancher sur la question en interview : dans le milieu classique, c'est plutôt vers le passé qu'on regarde avec déférence, pas vers un futur en forme de TB-303. En 2000, elle rencontre Alex Cazac à un concert de Jeff Mills (tout un symbole). Le couple partage ce désir de décroquer les mondes, d'oser les parcours sinueux et les

chemins de traverse. Pour lui InFiné, pour elle la libération, projet après projet, d'un carcan. Aujourd'hui, Vanessa Wagner virevolte entre récitals classiques, créations contemporaines, musique de chambre, aussi à l'aise avec les avalanches de notes d'une partition sacrée qu'avec le répertoire minimaliste, une musique de l'économie de moyens, d'harmonie, de douceur et de temps suspendu. Et la soliste de multiplier les collaborations, avec le pianiste Wilhem Latchoumia, le plasticien Quayola, le circassien Yoann Bourgeois, le chanteur Arthur H, ou les chorégraphes Emmanuelle Vo-Dinh, Sylvain Groud et Petter Jacobsson. Sans oublier, bien entendu, la musique électronique, toujours là. En 2016 sort ainsi sur InFiné *Statea*, un album dans lequel elle interprète, aux côtés du producteur mexicain Murcof, les pères du minimalisme Arvo Pärt, Philip Glass, Morton Feldman, Erik Satie ou John Cage. Trois ans plus tard, elle dévoile, en solo cette fois, *Inland*, une nouvelle plongée dans des pièces, parfois méconnues, de ce courant sensible qui lui colle au cœur et qu'elle retrouvera pour un nouveau disque en 2022. Sensible, Vanessa Wagner l'est à la musique qui l'entoure, au monde aussi : elle est végane, accueille des réfugiés mineurs, soutient la lutte contre le sexisme dans la musique quand l'omerta est connue pour régner dans le classique. Parce qu'il est ridicule de ne se choisir qu'un combat. Surtout quand on sait aussi élégamment se jouer des étiquettes.

## Son disque InFiné Gaspar Claus Tancade

« Le choix est très difficile, car j'ai suivi et aimé depuis le début énormément d'artistes et de parutions du label. Je donnerai mon dernier énorme coup de cœur en date : l'album Tancade de Gaspar Claus, que j'ai écouté un matin dans un train et que j'ai pris en pleine figure. Je l'ai écouté en boucle. Une merveille de mélancolie, de poésie, un album profond, libre, un univers très personnel, en dehors des normes et des styles. »



T CLÉMENCE MEUNIER

# Le futur d'InFiné



## O'o

Un corps élancé,  
un bec fin, une  
longue queue  
noire et blanche,  
et d'élégantes

houppes jaunes jaillissant des flancs comme quatre petites nageoires : le O'o était un joli oiseau d'Hawaï, dont on a entendu le dernier spécimen chanter dans les années 1980, appelant une éventuelle compagne... Sans réponse. Aujourd'hui, son ramage revit au travers des synthés et effets de voix de ce duo de Français basés à Barcelone, Victoria Suter et Mathieu Daubigné, auteurs d'un mélancolique et fascinant premier EP electronica en 2018 (*Spells*). Six titres – en attendant un premier album prévu en 2022 – où le chant est envisagé comme un instrument, parfois largement déformé, comme peuvent souvent le faire James Blake, la marraine des expérimentations vocales Laurie Anderson... Ou un oiseau qui se sent seul.



## Bottler

Fun, électronique, chantée... La pop du duo de Brooklyn Bottler est aussi ludique qu'elle est inclassable, passant sans complexe de chansons bubblegum (sucrées, et qui restent dans le crâne comme un Malabar à la semelle) à de l'indie-dance faussement bordélique, l'inspiration des voisins LCD Soundsystem n'étant jamais loin. Après deux EPs, sortis par InFiné en 2020 et mixés par son camarade de label Cubenx qui s'était chargé de faire les présentations, Bottler prépare un premier album attendu l'année prochaine. De la pop aux idées larges et dopée à la vitamine C : c'est peut-être ce qu'on se souhaite de mieux pour 2022.



## Cindy Pooch

Cindy Pooch, avec son timbre suave, caressant, chaleureux, entendu dans de nombreux projets blues, trip-hop, jazz, funk, maloya ou caracolant sur les productions disco de Bruno « Patchworks » Hovart sous son alias Mr President, est l'une des toutes dernières

artistes à avoir été accueillie dans la famille InFiné. Une évidence : autodidacte, curieuse, la chanteuse qui a passé son enfance au Cameroun nourrit sa musique de gospel, de musiques africaines, noires américaines, caribéennes, de cuivres comme de machines, de ballades comme de grandes jams endiablées. De quoi abattre toujours plus de murs, une vibe à la fois.



## UTO

Il y a des chansons qui marquent, libèrent l'imaginaire, invoquent un univers, font tomber raide dingue d'un groupe.

« That Itch » d'UTO en est une. Une épopée qui transporte l'auditeur dans la cabane d'une sorcière en pleine forêt, où les synthés d'Émile Larroche (souvenez-vous, Saint Michel) cohabitent avec les chaudrons de la chanteuse et autrice Neysa May Barnett. Alors peut-être qu'on va un peu loin dans l'évocation, mais la pop de ce duo, en couple à la scène comme à la ville, sent effectivement le soufre, les cartes de tarot usées par le temps, et le trip-hop qui a bercé son adolescence dans les années 1990. Évidemment, il n'y a pas que « That Itch » dans le répertoire d'UTO, artisan de deux EPs épatants en 2017 et 2019. Le sortilège suivant sera lancé en 2022, avec la complicité de ses maisons InFiné et Pain Surprises.